



Charles de Bordeu et un poème de jeunesse

Charles était né le 9 février 1857 à Izeste. En 1866, il rejoint Abos avec sa mère car son père part pour l'Amérique, l'année suivante il est pensionnaire au Lycée de Pau. En 1875, il s'inscrit en Faculté de Médecine à Paris. Son père décède en Amérique en 1877, Charles alterne les voyages entre Paris, Bordeaux et Toulouse. Cette même année, le 5 juillet : « La chasse à l'ours » est publié sur « Le courrier des Eaux-Bonnes », Charles y est alors présenté comme « *un des jeunes poètes d'avenir* » et petit neveu du célèbre docteur Théophile de Bordeu. (Ceci est vrai et contraire à la « sucette » derrière l'église d'Izeste où il est écrit que Charles est le trisaïeul de Théophile !)

Dans un essai de bibliographie, il est écrit que « La Marie Bleue », une nouvelle basque de Charles est publiée en 1868 ... à 11 ans ? On peut douter ... Ce même titre sera publié en 1887, époque plus vraisemblable.

Bernard Lavie publie des « Textes choisis » (chez Marrimpouey en 1961), une véritable biographie de notre gentilhomme rural décrit comme un fervent adepte de la chasse.

« *Je suis parti pour la chasse ... avec mes chiens ... qu'importe que je tue ou non un lièvre, deux ou trois tourterelles ou quelques cailles ...* ». On est loin du Nemrod affrontant un ours à l'âge de vingt ans ! Nous avons vraisemblablement une œuvre de fiction, une œuvre de jeunesse.

Juste une coïncidence, ce poème de la chasse et de la mort de l'ours qui en découle est publié l'année de la mort de son père.

Ce poème n'est pas mentionné dans le recueil de Bernard Lavie.

Au fait, nous sommes en période de chasse, mais celle à l'ours est interdite depuis des décennies et il serait douteux qu'un écrivain actuel se risque à écrire un pareil exploit ! Même imaginaire.

Chasse à l'ours

Je ne suis qu'un chasseur et n'ai sur cette terre
Que mon fusil bronzé, mon étroite chaumière
Au toit de sapin vert, assise au haut d'un mont
J'aime ces rocs déserts comme l'aigle son aire,
J'aime la chasse ardente et la pauvreté fière,
J'aime la liberté du chasseur vagabond !

Je ne voudrais jamais aller vivre à la ville !
Il faut au montagnard l'air libre du désert !
Il faut qu'il frappe au loin le cerf, l'isard agile,
Et l'ours mangeur de miel au creux du vallon vert !

J'en ai tué ! des ours, sur la haute montagne,
Aux jours où les troupeaux ont quitté la campagne
Et sont chez nous au retour du printemps.
Alors rodent les ours autour des pâturages,
Et le soir, le berger trouve de temps en temps
Une brebis de moins, que les bêtes sauvages

Ont pu saisir ...

Il y a longtemps, un soir,
Un chasseur à l'affût attendait un ours noir,
Tel, disaient les pasteurs, qu'on n'en avait encore
Pu voir de si terrible, et de telle grandeur.
La bête à l'improviste, attaque le chasseur,
Et, lorsqu'au lendemain l'on fut voir à l'aurore,
On le trouva sanglant, le corps tout déchiré,
Etendu raide mort près de son fusil vide ;
Mais, bien qu'il fût surpris, l'homme avait bien tiré,
Car des rochers voisins coulait un sang humide
Plus frais, et dont la trace allait se perdre au loin.
Moi je pris mon fusil, et vins sur le chemin
Par où l'ours chaque soir rentrait dans sa tanière,
Et je restai longtemps assis sur une pierre,
Promenant mes regards sur les bois alentour,
Immobile, et sans peur, tant que dura le jour !
Mais lorsque vint la nuit, quand sa pâle lumière
De ses voiles d'argent inonda les glaciers,
Lorsqu'on n'entendit plus d'autre bruit sur la terre
Que la brise du soir soufflant sur les rochers,
Les hiboux gémissants qui volaient dans les plaines,
Et les soupirs plaintifs des bouleaux et des frênes,
Enfin, lorsqu'on ne vit à l'immense horizon
Que les nuages d'or au-dessus du vallon,
Ou les restes d'un feu mourant sur la colline,
Alors, mon cœur battit plus fort dans ma poitrine,
Et mes doigts plus crispés étreignirent le fer.
Car on dit que la nuit, les fantômes de l'air
Sur des pics décharnés ont établi leur danse.
J'avais peur, j'écoutais le sinistre silence,
Et regardais le sol, croyant entendre aux cieus
Les chœurs de ces démons qui se parlaient entre eux.

Et la nuit s'écoulait ainsi, lugubre, et lente.
J'écoutais frissonnant dans une longue attente,
Lorsque soudain, le sol cria sous des pas lourds,
Et j'armai mon fusil, prêt à tirer sur l'ours.

Debout, l'arme à l'épaule, et mon poignard à terre,
J'attendis qu'il parût, cette fois sans frayeur,
Aussitôt qu'il fut près je tirai, droit au cœur,
Et l'animal mourant fit un bond en arrière !

Charles de Bordeu